

Adieu les troncs divins qu'un peuple immense habite,
Les abeilles et l'homme et les oiseaux du ciel,
Tours que le vent balance et dont le flanc palpète
Ruisselant de fraîcheur, d'harmonis et de miel !

Il en reste un... marqué du sceau fatal du maître,
Mon plus cher souvenir... à frapper quelque jour,
Mon vieil hôte, du bois l'ornement et l'ancêtre ;
À lui de s'écrouler... Puis ce sera mon tour !

II

Frappe, ô vieux bûcheron, et détruis sans murmures :
Les anciennes forêts pour la hache sont mûres ;
L'orage est, comme toi, terrible et bienfaisant.
Oui, votre office est rude et ton fer est pesant,
Car ces bois sont pour toi consacrés par des tombes,
Ces rameaux ont porté le nid de tes colombes.
Il est dur de saper et de jeter au feu
Les vieux piliers du temple où l'on a connu Dieu.
Mais des vallons obscurs et peuplés de fantômes
Aux ailes d'or du jour il faut ouvrir les dômes,
Pour qu'un soleil fécond fasse, en dardant sur eux,
Fuir de l'humide sol les esprits ténébreux,
Et, préparant les champs à des moissons prochaines,
Livre à des bras humains le royaume des chênes.
Dieu le veut, les cités déplacent les forêts,
Et le désert souvent suit la cité de près.
Comme l'arbre à son jour quitte ou reprend sa feuille,
Quoi que fasse en ses flancs la ruche et qu'elle veuille,
Ainsi, docile au vent toujours prêt à souffler,
Le monde en ses saisons doit se renouveler.

Sur les côteaux ombreux pour qu'un peuple y fourmille,
Fais place avec la hache à ta jeune famille ;
Là, sous les cerisiers encor rouges de fruit,
Mille bruns moissonneurs souperont à grand bruit ;
De beaux enfants joufflus, rentrant le soir aux granges,
Passeront en chantant sur le char des vendanges,
Et les joyeux voisins viendront se convier
À rompre le pain blanc au pied de l'olivier ;
Et tout ce peuple heureux des vastes métairies,
Uni pour le travail en douces confréries,
Célèbre en ses chansons l'ancêtre courageux
Qui de l'âge de fer vit les jours orangeux,
Prépara le désert à la culture humaine,
Et, pour faire à ses fils un plus libre domaine,
Brava, tout en plénant l'ombre qu'il adorait,
L'amour et la terreur de l'antique forêt.

V. DE LAPRADE.

Origines de diverses locutions proverbiales. (1)

(Suite.)

MOUTONS DE PANURGE.

On appelle ainsi les gens qui font ce qu'ils voient faire, qui agissent sans motifs et uniquement par esprit d'imitation. Cette locution, devenue proverbiale, est une allusion au tour que Panurge joue à Dindenault dans le fameux roman de Rabelais. Pantagruel, Panurge et Epistemon viennent de rencontrer un bateau marchand. Pendant qu'on échange des nouvelles, Panurge se prend de querelle avec un marchand de moutons nommé Dindenault, Panurge riposte, le marcha d veut dégainer, mais l'humidité a rouillé son épée, il ne peut la tirer du fourreau. Panurge appelle Pantagruel à son secours. Celui-ci "mist la main à son bragnard fraîchement esmoulu, et eust félonnement occis le marchand," si les passagers ne fussent intervenus.—Le débat s'apaise, on boit en signe de réconciliation.—Cependant, Panurge médite une vengeance. Il dit à ses amis de se tenir à l'écart et de le regarder faire ; puis, s'adressant au marchand, il le prie de lui vendre un de ses moutons. Dindenault se moque de lui, et l'accable de quolibets et d'injures. Panurge prend patience, ce qu'il veut, c'est acheter un mouton ; il le payera aussi cher qu'il faudra. Enfin le marché se conclut : Panurge paye, choisit le plus beau mouton, et l'emporte criant et bêlant, pendant que tous les autres, bêlant aussi, regardent de quel côté on emmène leur compagnon. "Soubdain, je ne sçay comment, le cas feut subit, je n'eus loisir le considérer. Panurge, sans autre chose dire, jecté en pleine mer son mouton criant et bellant. Tous les autres moutons, crians et bellans en pareille

intonation commencèrent soy jecter et saulter en mer après à la file. La foule estoit à qui premier y saulteroyt après leur compaignon. Possible n'estoit les en garder. Comme vous savez estre du mouton le naturel, toujours suyvre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dicte Aristoteles, lib. 9 de *Histor. anim.*, estre le plus sot et inepte du monde. Le marchant, tout effrayé de ce que devant ses yeulz périr voyait et noyer ses moutons, s'efforçoit les empescher et retenir de tout son pouvoir, mais c'estoit en vain. Touts à la file saultoient dedans la mer et périissoient." (Rabelais.—*Pantagruel*, livre IV, chapitre VIII.)

RACINE PASSERA COMME LE CAFÉ.

On lit dans le *Cours de littérature* de la Harpe : "Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion : les gens du monde, d'abord, par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices. De là celles de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'il *passera comme le café*."—Madame de Sévigné a-t-elle réellement fait cette comparaison ? Il est permis d'en douter. La phrase que semble citer la Harpe n'est point dans les *Lettres*, et si elle a été dite, dans la conversation, nous aurions besoin de savoir au moins par qui elle a été entendue. Aucun de ses contemporains n'a parlé de cette opinion si singulièrement exprimée. C'est en plein XVIIIe siècle seulement qu'elle s'est accréditée, c'est de nos jours surtout qu'elle s'est répandue. La vérité est que madame de Sévigné, qui tenait à ses *vieilles admirations* pour le père du théâtre, ne croyait pas beaucoup à l'avenir de Racine ; elle ne croyait pas non plus à la durée de cette vogue qu'avait eue le café à son apparition en France. Elle avait écrit à sa fille : "Racine fait des comédies pour la Champmêlé : ce n'est pas pour les siècles à venir," et quatre ans plus tard : "Vous voilà donc bien revenue du café ; mademoiselle de Méré l'a aussi chassé ; après de telles disgrâces peut-on compter sur la fortune ?"—Il est donc incontestable que madame de Sévigné a exprimé sur Racine et sur le café des opinions auxquelles les siècles futurs devaient donner un démenti. Mais ce qui est beaucoup moins certain et ce qu'on est en droit de contester, c'est qu'elle ait jamais rapproché ces deux opinions. On peut, quand on a l'esprit et la délicatesse de madame de Sévigné, porter sur Racine un jugement erroné ou se méprendre sur l'avenir d'une liqueur dont le succès semble trop subit pour devoir être durable, mais on ne peut pas mettre en parallèle Racine et le café.—Non, le rapprochement appartient à Voltaire ; c'est lui qui, le premier, a mis les deux idées en présence, et c'est depuis lui qu'on s'est habitué à ne plus les séparer. "Madame de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine n'ira pas loin. Elle en jugeait comme du café dont elle dit qu'on se *désabusera bientôt*. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent." (*Siècle de Louis XIV.—Des Beaux-Arts.*)—Voltaire se trouvait atteint dans deux de ses affections les plus chères : il admirait Racine, il adorait le café. On comprend qu'il ait été choqué de ces idées si fort en opposition avec ses goûts, et l'on s'explique que, peut-être sans malice, il ait réuni dans une même phrase tous ses griefs contre une personne à laquelle il rendait, d'ailleurs, pleine justice. Quant à la phrase même : *Racine passera comme le café* ou *on se dégoutera de Racine comme du café*, elle a dû être faite par ceux qui, les premiers, ont voulu résumer en peu de mots la pensée de Voltaire. Le XVIIIe siècle nous l'a transmise ainsi formulée, et nous l'avons répétée sans trop savoir d'où elle venait.

ŒUFS DE PAQUES.

Un usage qui a survécu à beaucoup d'autres, bien qu'il n'ait peut-être jamais été complètement général dans tous les pays de l'Europe, c'est celui d'échanger, à l'époque de Pâques, des œufs de toutes couleurs et de toutes dimensions. La signification de ces cadeaux étant à peu près oubliée, la coutume pourrait disparaître sans qu'il en résultât, dans nos mœurs, aucun trouble sensible ; mais l'industrie est là pour ne pas la laisser tomber, et, s'il en était besoin, pour la faire revivre. Chaque année, au mois de mars ou d'avril, l'imagination des confiseurs se met en frais pour raviver, par l'attrait du luxe ou de la nouveauté, le goût des œufs de Pâques. Ces myriades d'œufs qui surgissent tout à coup dans nos élégants magasins de bonbonneries ne peuvent manquer d'éveiller notre attention, et de faire à notre devoir et à nos bourses un appel pressant que toujours entendu. Il y en a de tous prix ainsi que de toutes couleurs, et pour tous ceux qui ont le bonheur de connaître des enfants ou des dames, c'est encore une obligation aujourd'hui de

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé : *Les petites ignorances de la conversation*, par M. de Rozan.